

LA NUIT DE LA LIBELLULE

Luc Baguet

Éditions ThoT
SF & Fantasy

Luc Baguet est marié et heureux papa de deux enfants. Il habite Arquennes, un petit village belge où il pratique la médecine générale. Amoureux de la mer et des grands espaces, amateur de randonnées et de bons whiskies, il ne pouvait rêver meilleur endroit que l'Irlande du Nord pour planter le décor de son premier roman où aventure et humour côtoient sentiments humains et questionnements sur les lois qui régissent notre univers. Du Moyen Âge à l'époque actuelle, rien n'a changé : la soif de pouvoir et la cupidité demeurent les engrais de la haine, des destins se mêlent, se croisent, des héros naissent et disparaissent...

NOLWENN

Un pied nu détacha quelques pierrailles qui plongèrent dans l'abîme ; elle s'arrêta net.

Cette lumière bleutée était l'unique réalité dont elle avait encore conscience.

La libellule flottait là, juste devant ses yeux, au-dessus du gouffre ; mais peut-être était-ce un papillon ? Aucune importance !

Cette nuit, les éléments se déchaînaient : les vagues se fracassaient avec rage sur les écueils, tout en bas de la falaise ; des éclairs, au loin, déchiraient le ciel, illuminant par-derrière des nuages plombés, menaçants. Et puis il y avait la pluie ; un déluge qui lui cinglait le crâne, détrempant ses cheveux en hardes ruisselantes.

Mais Nolwenn n'en avait cure. Elle était détendue, hypnotisée par l'insecte qui éclairait son visage.

Peu avant cela, elle avait quitté son lit, sur la pointe des orteils pour ne pas faire grincer le plancher de la chambre et réveiller la maisonnée. L'animal était venu la chercher et elle l'avait suivi, telle une somnambule, à travers la cuisine en terre battue, puis au dehors. Elle avait contourné la chaumière de pierres grises, traversé le potager, dépassé la petite chapelle où elle aimait prier. Au loin, il lui sembla entendre hurler un loup. Le vent était fort,

comme toujours au-dessus de la falaise. Le portillon du jardin grinça quand elle le franchit.

La libellule la mena à travers l'herbe rase, par le sentier de terre, jusqu'au point culminant du front de mer.

Quand elle croisa la grande croix celtique en granit taillé, elle avait les pieds dans l'eau, et, au milieu de la flaque boueuse irisée de cercles de pluie, elle vit la fleur. Elle se baissa et la cueillit, presque machinalement. En marchant sur le socle de pierre, elle laissa errer sa main sur le montant de la croix et doucement se dirigea tout au bord. Elle ne portait que sa chemise de nuit en lin, mais elle n'avait pas froid, elle respirait calmement comme pour s'emplir le corps de toute cette vivifiante folie de la nature.

Elle regarda en bas, fixa ensuite la bête luisante proche de son nez, et l'orchidée grenouille en main, fit un pas en avant oubliant tout le reste.

On la chercha pendant des semaines.

On ne la revit jamais.

Nolwenn avait disparu !

C'était le 12 juillet 1317, jour de son dix-septième anniversaire.

VICTORIA

11 mai 1719, Victoria était heureuse de fêter ses dix-sept ans avec les cousines venues de Belfast pour l'occasion.

Mère avait fait des tartes aux fruits et des galettes. Une grande table avait été dressée dehors, sous les arbres, afin de se protéger du vent du large. Le vent était toujours fort sur les falaises...

Oncle Joey lui avait offert un poney, ce dont Victoria n'aurait osé rêver jusqu'alors.

Elle aimait les animaux ; il y avait certes quelques lapins dans la grange et des poules dans le jardin, mais un poney ! Rien qu'à elle !

— Il est magnifique, mon oncle !

— Tu la gâtes bien trop ! avait dit père.

— Je n'en peux rien, c'est ma nièce préférée !

— Mon oncle, je suis votre seule nièce...

— Eh bien alors, raison de plus !

Oncle Joey et sa femme Katheleen étaient vraiment des gens adorables.

Il faisait beau ce jour-là et l'on joua à chat perché, au lancer de pierres, on cueillit des fleurs et, bien entendu, Victoria et ses cousines firent un tour en poney.

Victoria avait déjà monté des poneys, mais plus petits, et elle s'était montrée d'ailleurs assez douée au grand dam de sa mère qui, très protectrice, craignait sans cesse qu'elle se blesse ou se torde le cou.

Cette bête-ci avait l'air brave, ce qui la rassura un peu.

Alors qu'il contournait la belle maison de pierres et de boiseries sculptées, au moment même où Victoria le fit volter sans mal, peu après la chapelle, l'animal devint fou.

Il piqua un galop au travers du jardin, sauta un muret de pierres ébranlées et fonça sur le chemin de dalles plates qui traversait les ronciers, emportant sa cavalière droit vers les croix du bord de la falaise.

Ces deux croix celtiques étaient taillées dans le granit : une grande, très ouvragée, et une plus petite, plantée à moins de trente-cinq pieds de la première.

— Victoria ! hurla sa mère.

L'assistance était médusée. Oncle Joey et le père de Victoria s'élançèrent à sa poursuite, la peur au ventre.

La corniche ne cessait de se rapprocher de la fille et de sa monture !

— Victoria !

Mais Victoria n'entendait rien, ne voyait plus rien d'autre que ce magnifique insecte bleu, lumineux, sorti d'un buisson au détour de la maison. Il avait semblé lui chuchoter « suis-moi » et il était impossible de résister. Elle avait inconsciemment talonné les flancs du petit cheval, l'obligeant à ne pas se laisser distancer par la libellule. Elle grimpa la côte à toute allure dans un tonnerre de petits sabots, monta sur la dalle et, louvoyant entre les croix, s'élança vers le bord, toujours captivée par cette lueur magnifique.

Le poney pila net dans un nuage de poussière blanche.

Au loin la famille retint son souffle, espérant distinguer Victoria dans ce brouillard de craie.

Mais quand le vent l'eut dissipé, il n'en ressortit qu'un poney alezan reniflant la terre sèche d'un air résigné.

Victoria avait plongé sans lui, une petite fleur ramassée peu avant : une orchidée grenouille, encore accrochée dans ses cheveux de blé.

On la chercha des semaines durant, mais on ne la revit jamais.

Victoria avait disparu !

I

HAROLD

Juillet 1007, Irlande du Nord.

C'était l'aube, une aube fraîche et bleutée. Le campement s'éveillait dans la brume opalescente qui montait des tourbières et des bruyères. Deux mille hommes d'armes, trois cents chevaux et des tentes de campagne emplissaient le vallon.

Harold était exténué. Il démonta et se présenta au garde à l'entrée de la Regina, tente du seigneur commandant.

— Entrez, mais faites silence ! Messire s'entretient avec l'émissaire de Sa Sainteté ; le conseil est déjà réuni à l'intérieur.

Harold pénétra discrètement sous la lourde toile tendue et s'effondra sur un tabouret en bois près de l'entrée. Voilà trois jours qu'il chevauchait sans trêve. L'information importante qu'il rapportait était le fruit d'une mission harassante ; mais on n'interrompait pas un conseil en cours.

— ... Sa Sainteté, le pape Jean a été clair à ce sujet, messire Goldwin ; c'est un point capital !

— Mais qui voilà ? interrompit sire Goldwin sans aucun ménagement. Ne serait-ce pas notre ami Harold qui nous apporte de fraîches nouvelles du sujet qui vous préoccupe tant, Monseigneur ?

Face au ton caustique utilisé, l'émissaire se rembrunit.

Harold, quelque peu distrait, sursauta, faillit chuter, se redressa et salua d'une révérence.

— Alors, Harold, l'avez-vous trouvé ?

— Non, messire.

— Comment, non ? éructa l'ecclésiastique.

— Calmez-vous, Monseigneur, laissons parler Harold !

— C'est-à-dire, messire, que nous avons retourné tout le village, les hameaux voisins et chaque chaumière de la campagne du lieu. Je puis vous assurer que nous n'avons rien laissé au hasard, mais nous sommes arrivés trop tard, je pense.

— Et... la fille ?

— C'est une sorcière ! cracha l'émissaire.

— Je ne crois pas aux sorcières, Monseigneur, rétorqua lord Goldwin.

— Vous devriez, soyez-en persuadé !

Goldwin leva les yeux au ciel :

— Poursuivez, Harold !

Géné, voire très embarrassé, Harold continua :

— De toute évidence, des villageois ne devaient pas la porter en grande estime, car ce sont eux-mêmes qui se sont chargés de la tuer !

— L'ont-ils brûlée ?

— Y paraîtrait que non, Monseigneur ! D'après ce qu'on nous a rapporté, ils étaient trop en rogne et tellement imbibés qu'ils n'ont guère pris le temps d'ériger un bûcher.

— Quoi ? s'étrangla l'émissaire.

— Non ! Ils l'ont balancée du haut de la falaise.

Le poing d'Harold se crispa.

— Bande de sacs à bière ! C'est impossible d'être à ce point stupide ! J'avais pourtant bien précisé...

— Qu'est-ce que ça peut faire ? intervint lord Haster. Vous vouliez qu'elle disparaisse, oui ou non ? La hauteur de cette falaise était certainement suffisante pour ce faire !

— Il fallait la brûler, vous m'entendez ? Il le fallait ! Vous ne comprenez rien... et... et le livre ?

— Sauf votre respect, Monseigneur, je vous l'ai dit, nous avons tout fouillé !

— Chez elle ? Elle le cachait certainement !

— Dans ce cas, il aura brûlé avec sa mesure, parce qu'après les villageois sont revenus et y ont bouté le feu !

— Je vous assure que si l'ouvrage a brûlé faute à vos lambinages, Sa Sainteté saura vous châtier comme il se doit !

— Ça suffit ! Harold n'a certainement pas lambiné, il est lieutenant de mon armée et ne m'a jamais fait défaut. Je ne doute pas un instant de son total dévouement ! défendit le sire du camp. Et vos histoires de vieux grimoires et de sorcières commencent à m'échauffer, j'ai des affaires plus sérieuses à traiter. Nous sommes en guerre si vous ne le savez !

— Vos guerres ne sont que des jeux, Goldwin, des jeux futiles et enfantins. L'issue de vos guerres m'est absolument indifférente; elles ne sont que peccadilles devant l'importance de ce « grimoire ».

— Comment osez-vous parler de la sorte ? Vous en répondrez au roi !

— Et vous, à Sa Sainteté !

— Messeigneurs, veuillez me pardonner...

Tous les regards convergèrent vers l'inconscient qui osait, sans vergogne, interrompre le pugilat verbal.

— De quel droit ? Qui êtes-vous ?

— Je suis Roan Craston, sous-lieutenant dans cette armée, pour vous servir. Et si Messeigneurs me le permettent, je pense pouvoir apaiser quelque peu leurs différends.

« Je reconnais bien là ton faciès faux de lèche-bottes », pensa Harold.

— Allez-y ! Nous vous écoutons, proposa Goldwyn.

— Le manuscrit n'a pas brûlé !

— Et comment, diable, savez-vous ça ? Oh ! Pardon, Monseigneur !

« Ça, tu l'as fait exprès ! » songea Harold.

— Simplement parce qu'il ne brûle pas ! Croyez-moi, Messeigneurs, accordez-moi pour mission de le retrouver et je pars sur-le-champ vous le quérir et réparer ainsi l'échec de sieur Harold.

— Sale trogne ! marmonna Harold.

Force était pourtant de constater que cette merdaille arrogante était construite comme un chêne ; mieux valait donc feindre d'ignorer l'attaque.

— Si vous dites vrai, de qui tenez-vous cela ? interrogea l'homme du clergé.

— Je sais pas mal de choses sur ce livre, mais permettez-moi de vous les taire pour l'instant : cela facilitera ma quête qui, de ce fait, en sera écourtée. Je vous en prie ! Si vous m'accordez votre confiance, je deviendrai l'ombre de ce manuscrit : où il ira, j'irai, pour le récupérer et vous le remettre ; j'en fais le serment.

— Avons-nous d'autre choix ? Si toutefois messire Goldwin peut se passer de vous quelque temps, sans trop risquer de perdre ses fichues guerres !